

Du Bonheur national

Il est incontestable que la Grande Bretagne est une isle heureuse, et bien partagée des bienfaits de la nature, soit que nous en considérons la situation, le terroir, le climat, ou les habitants. Sa situation nous garantit des insultes étrangères par les mers qui nous environnent, et nous met à l'abry presque partout de l'invasion des flots par des rochers solides et impénétrables. Son terroir est fertile dans la plus grande partie, et susceptible de beaucoup d'améliorations. Nous tirons de nostre crû toutes les nécessités de la vie, et quantité de superfluités. Comme nous manquons d'olives, de vin, et d'épices, aussi sommes nous exempts des violentes chaleurs nécessaires pour les produire; mais en récompense nous avons une si ample provision de ce qui vient de chez nous, que nous sommes en état d'acheter en une quantité surprenante tous les divers ustensiles de l'orgueilleux et du luxe, des nations les plus riches et des païs les plus reculés de la terre. Nostre climat est encore plus heureux; c'est le plus tempéré, du moins sa partie méridionale, de l'univers, et aucun païs n'a moins de froid en hyver, qui n'ait de plus grandes chaleurs en été. Ce que dit un jour Charles second à propos de cela, est fort sensé; la conversation étant tombée en sa présence sur le temps, et quelques ministres étrangers se plaignants de l'incertitude du nostre, et vantants la sérénité de l'air du leur^A; *Le meilleur climat, dit le Roy, est à mon avis celui où un homme peut rester dehors avec plaisir le plus d'heures dans le jour, et le plus de jours dans l'année.*

Les peuples de la Grande Bretagne ont de l'aptitude à apprendre et de l'industrie, belliqueux quand l'occasion requiert, et obstinés quand ils sont irrités. Ce sont d'excellents ouvriers dans la plupart des arts mécaniques, mais plus fameux pour le perfectionnement que pour l'invention. Ceux d'entr'eux les plus [106 v°] utiles, c'est à dire endurcis au travail, sont infatigables, quand ils sont employés à leur gré. Il n'y a point de fatigue qu'ils ne soutiennent, ny de difficulté qui les rebute, s'ils s'y engagent de bon cœur, et que le salaire ou les récompenses soient proportionnés à leur peine. Leurs divertissements mesme sont pénibles, et peu sont paresseux, lorsqu'ils voyent du profit ou ont la perspective de quelqu'autre avantage. Le transport des marchandises de toutes sortes, surtout de nostre charbon, çà et là, demande une grande adresse mais encore plus de force; et à cet égard on ne voit nulle part des hommes plus robustes qu'à Londres. Ils font le double de l'ouvrage qu'un pareil nombre d'hommes fera partout ailleurs; et il n'y a point de lieu dans le monde, où les manœuvriers du plus bas rang, qui veulent et peuvent travailler, gagnent et dépensent leur argent plus gayment qu'ils le font dans cette ville, où un nombre prodigieux font continuellement un mélange de bonne vie et du travail le plus rude.

Quant à la figure et à la bonne grâce du corps, la nation Britannique n'est à nulle autre seconde. Je pourrois en dire autant pour le moins de l'esprit et de la beauté, mais comme je fais peu de cas de ces avantages, lesquels ne tournent pas toujours à bien, laissant les autres en penser ce qu'ils voudront, je croy que si nous avions moins de l'un et de l'autre, nous serions plus heureux; et pas la moitié aussi volages. Mais pour réparer ce que nous en souffrons, il n'y a point de nation où le bon sens soit plus généralement estimé sa juste valeur, et fort peu où il s'en trouve davantage parmy le vulgaire. Mais l'avantage le plus réel, et le bonheur particulier dont nous jouissons au dessus de tous les autres païs, sont les loix et les libertés de

l'Angleterre. Les esclaves et flatteurs des princes, avec tous les partisans du pouvoir arbitraire, ont beau nous dire que ce que nous appelons liberté, est extreme licence, un Anglois sçait mieux ce qui en est, et peut leur répondre, que tandis que nous ne voulons de libertés que celles que les loix accordent, et qu'un chacun obéit à ces loix étroitement, tout sujet dans nostre constitution, reçoit une noble liberté de cette mesme souveraineté [107 r°] à laquelle il doit sa fidélité. Dans les chapitres précédents j'ay donné à entendre en quoy nostre grand bonheur consiste.

En Suisse les baillis sont de petits tyrans dans chaque district; et en Hollande les magistrats de chaque ville sont arbitraires en plusieurs choses; et les hommes y sont punis capitalement sans jugement publique. Mais ce dont nous nous vantons, et pouvons seuls nous vanter, c'est que sur tout le globe terrestre, il n'y a pas un païs, grand ou petit, où les hommes du plus haut rang puissent moins lézer et outrager leurs inférieurs, mesme les plus abjects, avec impunité qu'en Angleterre. Ce privilège sans le quel toutes les joyes et tous les plaisirs de la vie sont précaires, est le caractère distinctif de la liberté anglaise, et une félicité qu'il n'est pas au pouvoir de l'esprit humain avec toute l'éloquence imaginable de trop apprétier.

Puisque donc tant d'avantages conspirent pour nous rendre heureux, qu'est ce qui nous empesche de l'estre? Car il est sûr que nous ne le sommes pas. Un homme sincère ne veut pas plus flatter son païs, qu'il n'en flatteroit le plus chétif personnage; nos mécontentemens et nos murmures sont connus publiquement, et toute l'Europe nous entend nous plaindre au milieu de tant de satisfactions, et d'une abondance plus grande que celle dont aucun empire, état ou royaume jouisse présentement. Si l'Etat avoit des médecins, et qu'un d'eux voyant nostre bon visage, et en mesme temps nous trouvant le pouls si affaissé, voulut approfondir la cause réelle de tous nos griefs, il prononceroit infailliblement que la nation est hypocondriaque. Nulle femme abismée de vapeurs n'est plus fantasque dans ses plaintes que quelques uns de nous; et les fols mélancoliques dans leurs accès les plus violents ne se forment point d'idées plus noires des choses, que n'en soufflent journellement à nos oreilles nos hypocondres d'Etat. Dans les maladies où l'imagination est principalement affectée, les hommes peuvent souvent avec le secours de la raison, sans autres remèdes, rattraper la santé. Quiconque veut estre heureux, doit tacher d'estre sage; et comme cela consiste [107 v°] à avoir une connaissance étendue du mérite réel des choses, et à estre capable de choisir dans toutes les occasions ce qui paroît préférable aux yeux de la raison saine et non préoccupée; aussi ce n'est qu'en secoüant les entraves des préjugés et les fers de l'autorité humaine, qu'en pensant librement, que les hommes peuvent parvenir à la sagesse. Il n'y a point de meilleur moyen pour dissiper des ombrages mal fondés et des terreurs paniques que d'oser examiner et hardiment envisager les choses en face; comme c'est avec cette liberté que j'ay traité de l'Eglise, et montré la distinction qu'il faut faire entre elle et la religion; Que j'ay parlé du gouvernement et de l'obéissance qui luy est due, Que j'ay touché brièvement nos différends touchant la succession de nos Roys; je vais maintenant avec la mesme liberté présenter à mes lecteurs un portrait au naturel des Cours et des ministres.

Les Roys qui sont absolus, ou qui voudroient l'estre, sont des créatures redoutables pour tout le monde. Veü leur éducation comme princes, et la flatterie dont ils sont obsédés, c'est une miséricorde de Dieu, qu'il y en ait quelques uns de supportables. Dans les monarchies limitées, les Roys ont souvent occasion de pratiquer le renoncement au soy mesme et de modérer leurs désirs. Mais comme ils sont infiniment

supérieurs au plus élevé de leurs sujets, nous ne devons pas juger d'eux comme nous jugeons des autres hommes; et les deux plus grandes vertus que nostre nation puisse désirer dans un monarque, c'est qu'il trouve toujours du plaisir dans le juste exercice de sa grande autorité, et qu'il s'abstienne toujours de souhaiter de l'augmenter. Ces deux choses, sans y rien ajouter, ne peuvent jamais manquer de le rendre un trésor pour ses peuples, qui en retour luy doivent leur hommage et leurs cœurs, et en conséquence l'entretenir luy et sa famille à leurs frais et dépens dans une magnificence distinguée, prendre soin qu'en tout point on le serve, l'approche, et luy parle avec la plus humble soumission et le dernier respect; et que rien ne manque autour de sa personne de ce [que] l'abondance la plus splendide peut procurer dans la jouissance de la situation [108 r°] la plus délicieuse et du plus haut degré de gloire terrestre; c'est ce que nous exécutons.

Tant de services exigent une infinité de gens d'employs différents, qui soient versés dans tout ce qu'il y a de plus poli, de plus élégant, et de plus recherché en tout genre. Les différentes branches de l'administration publique demandent plusieurs officiers de rangs et de talents différents; ce qui compose un nombre considérable de personnes dont beaucoup ont de gros salaires et d'autres émoluments, et certains de grandes facilités de s'enrichir. Par tout cela nous pouvons aisément imaginer que les cours de nos Roys, quelque frugal et vertueux qu'en soit le monarque, doivent estre le séjour de la pompe et du luxe, des académies de toutes sortes de plaisirs et divertissemens, où les hommes apprennent à exciter aussi bien qu'à satisfaire leurs appétits, et où l'on raffine sur toutes les passions et sensations.

Quoique chaque courtisan ait sa part dans ces satisfactions mondaines, cependant toute la machine ne semble construite que pour faire honneur au Roy, et un chacun y paroît dans son poste comme s'il étoit né seulement pour luy procurer du repos et du plaisir. Pour que cecy n'ait point l'air d'un jeu, les plus grands officiers de tous sont souvent obligés à certaines assiduités ponctuelles et à différents services qui seroient réputés bas et abjects s'ils étoient rendus à tout autre. Ce qui dédommage les hommes de la première qualité de cette condescendance, c'est qu'ils reçoivent la mesme complaisance et à peu près le mesme hommage de ceux du second rang; et ainsi par degrés; ce qui fait du tout une société ridicule d'esclaves subordonnés où chaque membre a un objet à envier, et où personne ne peut subsister sans la plus profonde dissimulation.

Examinons maintenant quelle sortes de gens doivent plus probablement fréquenter les cours, telles que je les ay décrites; et nous remarquerons, Que ce sont des hommes ambitieux qui courent sans relasche après la grandeur, et s'efforcent en vain de trouver de la satisfaction, parce qu'ils sont toujours mécontents de leur condition présente; Ou bien des gens d'un orgueil plus méprisable, [108 v°] qui aiment à dominer sur les autres, et par la bassesse de leur naturel prennent plaisir à voir ramper à leurs genoux tous ceux qui ont besoin d'eux: Que ce sont des hommes qui étant atteints du vice de Catilina, sont avides du bien des autres seulement pour pouvoir en prodiguer davantage; ou des avaricieux avec l'ame basse et sans conscience, qui gueuseront s'ils ne sçauroient piller, et feront tout pour estre riches. Ces sortes d'hommes et les gens sensuels et voluptueux sont généralement les personnes que leurs inclinations attirent à la Cour; et à l'exception d'un petit nombre qui aspirent aux places pour assouvir quelque vengeance, le reste est communément un tas de gens frivoles, qui aiment le faste et l'éclat, et qui ayant été élevés dans la paresse et dans l'opulence ont appris à ne s'amuser que de l'extérieur des choses.

On me demandera, ne s'y trouve t'il donc pas des hommes d'Etat, des hommes d'esprit, de sçavoir, de capacité pour les affaires, qui soient laborieux? Oüy, plusieurs de ceux qui sont coupables des vices que je viens de nommer, sont tels dans toutes les Cours; autrement les affaires d'Etat ne pourroient estre conduites; toutefois plus l'abondance est grande, moins en général il y a d'application parmy eux. Mais n'y en a t'il donc point qui outre ces bonnes qualités, ayent l'ame noble, de l'humanité et soient exempts des vices mentionnés? Non, pas beaucoup; et ceux de cette trempe qui se mettent dans la teste d'estre courtisans, sont généralement des hommes âpres aux plaisirs sensuels, et qui faisant un faux employ des dons de la nature et de leur sçavoir, passent la meilleure partie de leur temps à raffiner sur l'Epicurisme de toute espèce. Les honnestes gens qui sont amateurs de leur païs, et propres à estre des ministres d'Etats, sont rares dans toutes les Cours. Une personne qui est contente de ce qu'elle a, qui hait le fracas et la fausseté, et qui n'ayant point de vangeance à remplir ou d'autre passion irrégulière à satisfaire, sçait priser sa liberté, et ne veut rien des autres qui sente l'esclave, que feroit elle à la Cour? Car un homme avec ces heureuses qualités, qui a une érudition polie et une fortune honneste, s'il connoit bien le mérite des choses et a le vray gout de la vie, peut mieux se [109 r°] divertir presque partout ailleurs.

Les gens de la plus haute qualité, et qui jouissent de grands biens par héritage, peuvent aller à la Cour pour faire honneur à leur prince et luy rendre leurs respects, pour assister aux Conseils et à d'autres solennités où leur présence est requise par leur naissance; mais ils se livrent rarement au service de leur païs, quand ils sont qualifiés comme je les décris. C'est une tasche ingratte, lorsqu'elle est bien exécutée, et que les honnestes gens se rendent généralement encore plus épineuse. Quant à la religion et à la vraye piété, quiconque y ayant des dispositions, se trouve à la Cour, doit en sortir bien viste, suivant un distique sensé^B qui est presque passé en proverbe,

Exeat ex aulâ qui cupit esse pius.

Il est incroyable quel avantage nous pouvons tirer de cette parfaite connoissance des cours; premièrement elle supprimera les plaintes aigres que nous faisons toujours contre nos Roys, sur le choix de leurs ministres. Il y a d'honnestes gens dans toutes les Cours, mais pas tant qu'on s'imagine; et le meilleur juge en marchandise, ne peut choisir que dans celle que le marché fournit. Secondement, elle nous guérira de cette maligne crédulité, par laquelle nous sommes portés à croire, suivant l'amour ou la haine dont nous sommes prévenus pour un party, tout ce qu'on nous dit des vertus ou des vices des ministres. Celui qui sçait combien les courtisans entendent à rejeter sur d'autres leurs propres fautes, qui connoit leur adresse à répandre des bruits, l'acharnement de leur calomnie, les mines qu'ils creusent pour se détruire les uns les autres, le profond artifice de leurs intrigues, et toutes les autres machinations en pratique parmy eux, n'ajoutera que peu de foy à ce qui se débite sur les ministres publiques.

Rien n'est plus difficile que de distinguer un honneste homme d'un fripon, et le manège des Cours est pour quelqu'un qui n'est pas dans le secret, ce que sont les échecs pour un homme qui ignore absolument ce jeu. De mesme que l'un peut voir les joüeurs d'échecs remuer chaque pièce, et cependant [109 v°] ne pas comprendre à quel but, sans estre pour cela un sot; de mesme l'autre peut estre dans tout le fracas de la Cour, sans sçavoir ce qui s'y machine, et estre néantmoins un homme d'esprit. L'envie, les querelles, et toutes les inimitiés et jalousies dont les Cours sont remplies, sont autant de sauvegarde de la liberté des peuples. Elles

ne manquent jamais de produire des censeurs qui jugent sévèrement ceux qui tiennent le timon, épient toutes leurs actions, amplifient leurs fautes, et font un crime capital de la moindre inadvertance; et les faux pas des ministres souvent ne viennent pas autant de la négligence de ceux qui les font, que des obstacles et empeschements que la malice d'un adversaire rusé a trouvé moyen de faire naître en leur chemin. Les intrigues de Cour sont une guerre perpétuelle où les hommes sont obligés de tenir leurs retranchements pleins de coupures, autrement ils sont inévitablement exposés à toute l'artillerie de la haine de leurs ennemis.

Quand les Parlements tiennent séance, les ministres n'ont guères la commodité de faire aucun dommage considérable à la nation, et rarement ils le tentent. Les loix et la législature sont des gourmets qui tiennent en bride les plus hardis et les plus rusés, et sont d'une plus grande sûreté pour le peuple que toutes les vertus dont puissent estre doués les ministres. Écoutons sur cela l'opinion d'un auteur anonyme. *Un honneste homme^c peut se fier à la parole d'un autre, s'ils en conviennent; mais toute une nation ne doit jamais compter sur d'autre probité que sur celle qui est fondée sur la nécessité; car malheureux sont les peuples, et leur constitution doit toujours estre vacillante, dont le bien-estre dépend de la vertu et de la conscience des ministres et des politiques.* Les plaintes générales contre les ministres sont qu'ils abusent de l'oreille et de la faveur du Roy; qu'ils employent toute leur industrie à en éloigner les autres, qu'ils s'enrichissent trop viste, qu'ils préfèrent leur intérêt privé à celui du public, et qu'ils s'emparent de tous les postes de confiance, d'honneur et de profit, pour eux, leurs familles et leurs amis, à l'exclusion de toutes autres personnes, sans avoir égard au mérite ou à la capacité.

[110 r°] Ce sont là tous les articles dont les hommes en pouvoir ont toujours été accusés par les mécontents; et je m'en rapporte à qui voudra, si on encore jamais vû un ministre qui fut tout à fait exempt de ce défaut, ou qui n'en eut du moins une bonne partie. Mais où est l'homme qui en juge sans prévention? Les courtisans sur qui tombent les rayons bienfaisants des vicaires de Dieu, sont comparés par leurs panégyristes à des anges; quand ce soleil cesse de briller sur eux, leur chute est prompte; après quoy ils s'occupent à méditer comment s'en venger sur le genre humain, ainsi que les mauvais anges d'autrefois; et en mesme temps, ils deviennent compagnons de ceux qui étoient auparavant leurs ennemis. Tout un corps d'hommes d'Etat, dont la capacité et le caractère, les vertus et les vices sont différents, est élevé aux nues dans une compagnie, dans une autre il est donné à tous les diables; et aussi souvent que ces grands hommes changent de party, aussi souvent ces compagnies changent de langage; démonstration claire que nous sommes bien éloignés de connoître la vérité, et que nous avons fort peu de franchise dans nos opinions.

Comme pour estre heureux nous ne devons point d'un costé nous trop reposer sur la vertu et la probité des politiques, il faut aussi d'un autre costé que nous évitions soigneusement de mal interpréter leurs actions. Combien avons nous murmuré contre la guerre avec l'Espagne! et combien injustement avons nous accusé le Roy d'estre l'agresseur! Les Espagnols sous la domination violente d'un prestre orgueilleux, veulent nous imposer des loix; ils rendent nostre commerce avec eux précaire et impraticable, équipent une grande flotte, font des préparatifs pour une invasion, et prennent toutes les mesures nécessaires pour exciter une rébellion dans le royaume; ils tracassent nos alliés, et traittent le prétendant à la couronne de Sa Majesté avec toutes les marques d'honneur et d'estime que l'on peut donner à un grand monarque. Le Roy Georges voit cela, arme contr'eux, bat leur flotte, et avec l'assistance de ses alliés déconcerte et ruine toutes les [110 v°]

mesures de l'Espagne, force les Espagnols à renvoyer le grand favori et à demander la paix. Un Anglois qui aime son païs, et se plaint de cette conduite, doit estre un archipolitique.

Il faut pareillement nous garder de juger témérairement des ministres et de leurs actions, surtout quand nous ne sommes point au fait de toutes les circonstances d'une affaire. Des mesures peuvent estre fort bien concertées, et tels accidents intervenir qui font avorter le meilleur dessein. Nous ne devrions pas nous plaindre, quand les intentions des hommes sont manifestement bonnes, et qu'ils agissent pour l'intérêt de la nation et pour renverser les projets de l'ennemi.

Il est aussi injuste d'accuser ceux qui ne sont pas de mesme opinion que nous, d'avoir de mauvais desseins, quand la matière en dispute est susceptible de diverses interprétations, et peut admettre des spéculations innombrables. Rien n'est si difficile que de juger ce que des choses, dont nous n'avons jamais eu aucune expérience, produiroient, si elles arrivoient. Je ne suis ny pour ny contre le Bill qui établit l'impost pour l'entretien d'un mole, parce qu'il est au dessus de ma capacité d'en juger; et j'ay été souvent surpris d'entendre des gens très médiocrement instruits, annoncer confidemment quelles en seroient les conséquences. J'avoüe que de tels sujets fournissent aux gens d'esprit, sçavants et éloquents, de part et d'autre, de grandes occasions de briller et de déployer leurs talents; mais ceux qui sont et sincères et sans partialité prendroient difficilement sur eux d'y rien affirmer avec certitude. Dans le chapitre du gouvernement, j'ay parlé de la différence qu'il y a présentement quant à la propriété des biens entre le Roy, les Lords, et les Communes, d'avec ce qu'elle étoit il y a trois ou quatre cents ans. Si les Lords n'eussent jamais eu le pouvoir de rendre leurs terres aliénables, et que le Roy n'eut pû se défaire de ce qui appartenoit à la couronne, la propriété de tout à l'exception de ce que possède l'Eglise, seroit encore entre les mains du Roy et des Lords; et l'immense diminution de la propriété des Pairs est entièrement due à la liberté qu'ils ont receu depuis de vendre leurs biens. Quelle prudence ou pénétration auroit prévu cela?

[111 r^o] L'entendement humain est trop court pour prévoir le résultat de ce qui est sujet à plusieurs variations. Un homme peut estre bien versé dans les affaires d'Etat, avoir de l'esprit, de la pénétration, une parfaite connaissance du monde, et tout ce qui requis pour faire un politique achevé; et néanmoins n'estre point capable de former aucunes conjectures supportables de ce qui s'ensuivra d'une chose qui est nouvelle, et sur la quelle il ne peut tirer d'éclaircissements ny par l'histoire ny par sa propre expérience. Un homme peut estre habile au trictrac, et estre fort longtemps à le devenir à un autre jeu qui en approche beaucoup. Je parle de jeux difficiles et de réflexion. Il ne peut jamais juger avec quelque solidité quel est le meilleur jeu, qu'il ne l'ait vû souvent, qu'il n'ait une expérience de ses variétés, et qu'il ne soit au fait des changements subits auxquels il est sujet; quels hazards y sont ordinaires, et les quels sont comptés extraordinaires. Je ne feray d'autre apologie de la bassesse de cette comparaison, qu'en disant qu'elle est empruntée de Térence, qui a si agréablement comparé la vie humaine à un jeu de trictrac^D, *où un chacun, dit il, s'il n'amène pas le point qu'il luy faut et qu'il souhaite, doit tirer le meilleur party qu'il peut de ce qu'il a amené, et corriger par son adresse ce que le sort luy a envoyé.*

Une autre précaution nécessaire pour ne pas mal interpréter les intentions des princes et des politiques, c'est d'éviter de percer au delà de la sphère de nostre entendement. Un homme peut estre un commerçant industriel, plein de bon sens et d'équité, et avoir de justes notions du mien et du tien des personnes privées,

et cependant n'estre point capable de rien déterminer concernant la propriété des nations. Il n'y a point de tribunal sur la terre auquel les souverains puissent appeler pour la décision de leurs querelles; et c'est pourquoy dans toutes les conférences et tous les débats pour la paix entre les nations de l'Europe, la balance du pouvoir doit toujours estre la règle, par la quelle soient pesées toute propriété et possession aussi bien que toute amitié et alliance. Sans cela, qu'est-ce qui auroit pu justifier nostre demande de la démolition de Dunkerque? Plusieurs personnes qui se plaignoient il y a quelque temps que la garnison de Gibraltar étoit une charge excessive pour nous, et qu'en temps de paix [111 v°] elle étoit inutile, paroissent maintenant fortement allarmés du simple soupçon que nous devons abandonner une forteresse de cette importance. Pour moy, je ne me pique pas de grande prévoyance, mais je seray fort étonné si le reste des puissances de l'Europe, souffre qu'elle demeure en nostre possession.

Ce dont je suis seur, c'est qu'il est incompatible avec la sureté de nostre commerce, qu'elle soit entre les mains d'une nation aussi puissante sur mer que les Hollandois ou les François, et j'ay bien peur qu'ils ne se croient obligés de dire la mesme chose de nous. Il y a des gens adroits, qui prévoyant cela, en font un prétexte de murmures et de mécontentement, en insinuant que toutes les fois que nous céderons Gibraltar, ce ne peut estre que par la négligence ou la perfidie du ministère. Si nous considérons combien la plupart des gens sont obstinés et attachés, et combien peu ils voudroient céder quelque chose qu'ils croient leur appartenir, nous trouverons que ce n'est pas une besogne difficile d'inspirer ces idées à la multitude, la quelle ne sçauroit faire une différence entre les possessions des personnes privées où la mesme loy gouverne tout, et celles des Etats souverains et des royaumes, qui sont seulement comptables à Dieu. Gibraltar est en Espagne, autant que Portsmouth dans la Grande Bretagne; et qui que ce soit qui puisse prouver y avoir plus de droit que les Espagnols, ils sont toutefois ceux dans la Quadruple Alliance, entre les mains de qui il convient mieux qu'il soit pour donner moins d'ombrage aux puissances voisines. Si les censeurs du maniement publique étoient sérieusement et réellement animés par l'amour de leur país, ils n'exagéreroient jamais en public la grande importance dont est cette place; et combien elle seroit avantageuse à la Grande Bretagne par plusieurs raisons, en cas de rupture avec les alliés; mais ils feroient réflexion que tout ce que l'on prouve à cet égard, est un argument que l'on met dans la bouche des alliés pour démontrer combien il est injuste que nous la gardions.

Nous pouvons encore nous éviter de grandes causes d'inquiétude, en nous deffendant de nous mesler de ce qui est au dessus de nous, ou du moins nous est étranger. Il sied mal à des sujets de vouloir mettre le nez dans les affaires de famille de [112 r°] leurs Roys. Leurs passetemps, leurs plaisirs et amusements n'ont rien de commun avec l'Etat; mais si c'est la religion qui réveille nos soins, pourquoy donc sommes nous de mauvaise foy? Nous blavons les concubines dans un prince qui est très modéré dans ses amours; en luy le manque de chasteté est un péché odieux, il éclipse toutes ses bonnes qualités, et est un sujet sur lequel nous ne tarissons point; tandis que qu'en mesme temps nous prônons le bon sens, la politesse, la majesté d'un autre prince, et prodiguons les louanges à sa mémoire sans jamais luy faire un tort de son incontinence, dont la vie a été une scène continuelle d'amours illégitimes et une débauche répandue à grands frais sur une multitude d'objets.

Quand nous avons donné aux choses le sens le plus favorable qu'elles puissent admettre, et que nous trouvons encore des griefs qui sont réels, et que tout homme raisonnable voudroit voir réformer, il est toujours bon de tacher de les exténuier plutôt que de les aggraver. Sommes nous fâchés que le Roy prenne conseil de tant d'étrangers, que ses ministres s'emparent de luy, et qu'aucun de nos amis ne puisse obtenir les postes de confiance et de profit; examinons nous nous mesmes, et considérons quel cas nous ferions de pareilles plaintes de nos adversaires, si nous étions en faveur, et si le Roy se servoit de nous. Nous ne devrions pas oublier, ce que nous leur répondimes pendant une partie considérable du règne dernier, *Il est fort dur que toute personne privée puisse régler sa famille comme il luy plait, sans estre contrôlée, et que la Reine de la Grande Bretagne n'aye pas la liberté de choisir ses propres serviteurs.* J'accorderay aisément qu'il n'est pas plaisant pour une nation de voir tant de richesses partagées à des étrangers; mais nous avons cette consolation que leur postérité sera de pair avec la nostre. Plusieurs de nos ancêtres furent autrefois étrangers, mais les premiers enfants qu'ils eurent étoient anglois. Quand les courtisans qui sont étrangers s'enrichissent de notre argent, leurs héritiers le dépensent parmy nous, et les enfants souvent le dissipent avec la mesme application que les pères ont eu à l'amasser

Mais supposé que ce soit là une cause réelle de plainte, ceux qui n'ont pas l'ambition de devenir grands, les honnestes gens qui dédaignent d'estre redevables [112 v°] à autre chose qu'à leur propre industrie pour subsister, et tous ceux qui ne peuvent ramper ny mendier, n'ont rien à voir à tout cela. Il n'y a que les courtisans, ou ceux qui voudroient l'estre, que cela peut intéresser. En leur considération jettons un coup d'œil sur le remède qu'ils prescrivent, et après le quel tant d'eux soupirent dans la crainte et le silence, je veux dire le Prétendant. Il est manifeste à la première veüe que cela ne sçauroit nous soulager; car si nous ne pouvons endurer les gratifications que le Roy a fait [*sic*] à quelques uns de ses compatriotes, comment aurions nous la patience, ou serions nous en état d'acquitter toutes les obligations que le Prétendant a contractées dans tant de païs? Envers quel Papiste en Europe n'est il pas endetté? Je n'entends pas pour leurs prières et souhaits sincères seulement; il a receu des secours réels des François, des Espagnols, des Italiens, et d'autres; et toutes les fois qu'il veut faire quelques largesses, il faut que la Pologne y entre pour beaucoup.

Je sçay que ces considérations seroient d'un petit poids auprès de certaines gens qui diront: s'il nous en coute nostre argent pour cela, nos consciences seront en repos, l'inviolable droit héréditaire aura lieu; apprenez nous seulement ce que nous ferons pour avoir ce légitime héritier. Icy git la difficulté; pour obtenir ce grand bonheur, il faut en premier lieu manquer au serment de fidélité que nous avons presté au Roy. Mais les gens zélés ne se feront pas un scrupule de se parjurer par conscience, et si c'est un péché, il y a assez d'ecclésiastiques en Angleterre qui leur en donneront l'absolution, mesme avant qu'il soit commis. En second lieu, il faut que nous excitions une rébellion, et que nous combattions pour luy. La Quadruple Alliance ne paroît pas favorable à cette entreprise; et si le Prétendant pouvoit trouver une force étrangère pour l'amener jusqu'icy, il n'y a point de doute que le Roy George d'un autre costé ne fut assisté de ses alliés qui augmenteroient leurs forces à proportion que les amis du Prétendant se multiplieroient. Quelle boucherie serait ce dans le royaume? et quand finiroient nos misères? Pouvons nous imaginer que Sa Majesté ou le prince au premier désastre nous abandonneroient comme le Prétendant abandonna l'Ecosse? Je

n'ay point oüi dire qu'ils fussent des poltrons, et nous n'avons point lieu [113 r°] de les croire changeants, quand une fois ils ont pris une résolution.

Nous pourrions combattre plusieurs années, et ne gagner que des coups; car la probabilité de la victoire n'est pas du costé du Prétendant; et quand ses amis seroient encore plus nombreux et leur pouvoir encore plus grand qu'ils ne sont, son affaire ne seroit tout au plus que fort hasardeuse. Mais que pouvons nous gagner à tout cela? Quel est le but que les mécontents se proposent de leurs travaux? et quel grand prix en attendent ils? Le Prétendant, dont la naissance n'est au plus que douteuse, un bigot papiste, qui n'a jamais été lié qu'avec des hommes que ne connurent ny n'osèrent parler de liberté, et a été dès son berceau environné des plus grossiers flatteurs et des plus serviles souteneurs du pouvoir arbitraire. Quel beau champ de déclamation! Mais la cause que je plaide n'a besoin ny de réthorique ny d'aucun autre embellissement. Nous avons besoin d'estre heureux, et nostre félicité dépend de la sagesse de nostre choix; la question est de sçavoir si nous nous contenterons de l'établissement présent et des avantages dont nous sommes maitres de jouir sous luy en paix et tranquillité; ou si nous renoncerons à l'un et à l'autre pour courir après une utopie que l'on doit envisager dans une révolution, la quelle en toute vraysemblance ne réussira jamais et dont la simple tentative, soit qu'on vienne à bout de la chose ou non, ne sçauroit moins couter, si elle est faite avec quelque vigueur ou résolution, que la ruine de la moitié de la nation.

Comparons tous les petits griefs et les appréhensions soit réelles soit imaginaires que peut avoir la nation, au dire des plus sévères critiques de l'Etat, avec les calamités certaines et réelles qui ne sçauroient manquer d'accompagner une discorde nationale et des guerres civiles; et après cela je laisse à juger à toute créature raisonnable, lequel des deux est préférable. J'en exclueray seulement ces hommes sans principes, perdus sans ressource, ruinés et qui n'ont de moyen pour se r'avoir que quand tout le monde perd, par des troubles publiques et des broüilleries intestines; car je ne puis avoir la patience d'entendre un scélérat qui est prest à aller [113 v°] voler sur le grand chemin, se plaindre du danger de l'Eglise, ou un coquin qui feroit un faux témoignage pour un demy écu, nous dire, sur le moindre revers, que le país ne peut espérer de prospérité, que l'héritier légitime ne soit rétabli.

Quand nous aurons examiné avec attention l'état de nos affaires, et que nous aurons assez surmonté nos préjugés pour ne nous plus laisser tromper par de fausses apparences, nous serons en belle passe d'estre heureux. Espérer des ministres sans défauts, et des cours sans vices, c'est grossièrement déceler nostre ignorance des affaires humaines. Rien sous le ciel n'est parfait; la vie humaine elle mesme est un meslange de bien et de mal; nul mortel ne peut estre parfaitement heureux, et nul n'est si misérable, qu'il ne puisse estre encore pis. Il y a du bonheur à connoitre les bornes étroites de la félicité temporelle, et le plus seur moyen d'estre contents, c'est de modérer nos désirs. Lorsque le schisme divise le peuple l'ardeur des parties doit estre inquiettante, et le gouvernement trouvera toujours qu'il est difficile des les tenir tranquilles. Toutefois le schisme^E lui mesme a ses utilités, et l'orthodoxie elle mesme n'est pas sans inconveniens. Mais quelle folie que des hommes préfèrent d'estre misérables, parce qu'ils ne sçauroient estre parfaitement heureux!

De ce que nous ne sçaurions nous accorder dans une chose, ce ne doit pas estre une raison pour nous faire différer dans toute autre. Là où le gouvernement est ferme, où le clergé de toutes les communions est tenu

dans la crainte, et les disputes de religion sont deffendues, plusieurs sectes peuvent vivre ensemble en bonne harmonie. Quand les hommes qui en ont persécuté d'autres, viennent à essayer la mesme affliction, ils éprouvent la vérité de ce que dit Mr Bayle^F des arguments pour la persécution; et en quelques endroits de l'Allemagne, gens de différentes religions se servent des mesmes Eglises sans se quereller; mais lorsque le magistrat est mol et négligent à réprimer la licence des théologiens, les moindres différends dans la religion peuvent estre la cause de troubles infinis. Hambourg, [114 r^o] la plus considérable des villes anséatiques, en est un exemple déplorable. Cette grande et opulente ville a été déchirée par des divisions, et affligée de tumultes et soulèvements pendant plusieurs années; elle a essuyé des pertes immenses et d'autres calamités, et est encore aujourd'huy dans la misère d'une discorde civile; tout cela n'est venu et n'a jamais eu d'autre cause que le zèle effréné de prédicateurs furieux.

Il y aura toujours de la persécution, tant qu'il y aura des gens d'Eglise et que les laïques ne s'interposeront point et ne leur en ôteront pas les moyens. L'épée de justice et le pouvoir de punir ne doivent jamais estre divisés, ou confiés en d'autres mains que dans celles du gouvernement. Je suis revenu souvent à cela, mais je ne sçaurois m'empescher d'en toucher un mot en cet endroit, puisqu'une nation ne peut estre heureuse, lorsque cette maxime n'y est pas observée. Tous les magistrats dans leur sagesse supérieure doivent estre les pères du public, et la conduite la plus favorable qu'ils puissent tenir envers leurs sujets, est celle que tiennent les personnes prudentes envers leurs enfants. Elles ne souffrent jamais qu'ils manient quelque chose qui peut leur estre nuisible ou aux autres. Si un enfant crioit après un couteau, le père au lieu de le luy donner l'éloigneroit de sa veüe; et si cet enfant étoit extraordinairement opiniatre, et par ses criailleries fatiguoit sa famille et luy mesme, le père croiroit qu'il est de son devoir de le faire taire. Les gens d'Eglise peuvent se laisser emporter par la passion, estre violents, et extravaguer dans la chaleur de leur zèle; mais aussitost qu'ils rentreront dans le calme, s'ils ont quelque bonté dans l'ame, ils nous remercieront de les avoir empeschés de faire du mal aux autres et à eux mesmes.

Les laïques devroient estre toujours sur leurs gardes contre les arguments en faveur de la persécution. Le clergé regarde la Bible comme son bien; et à peine s'y trouve t'il un seul texte, auquel la plupart des théologiens ne puissent découvrir un sens favorable à leurs desseins. [114 v^o] Nous trouvons dans la Genèse que Sara eut querelle avec Agar, et qu'elle la maltraita de sorte qu'elle la contraignit de désertir la maison. Qui auroit jamais pensé qu'on put faire de cela un type d'orthodoxie et de schisme, et que cela serviroit un jour à faire l'apologie de la persécution? Cependant l'esprit fécond et imaginaire de St Augustin a trouvé ce secret^G; il a soutenu, par la conduite de Sara envers Agar, que la vraye Eglise peut infliger des chatiments à la fausse, l'exiler, la tourmenter, etc. Mais quelque soit ce que l'on cite de l'ancien Testament, nous pouvons estre seurs par le nouveau, que si cela est capable de détruire la charité et la paix publique, cela ne peut jamais estre appliqué comme il faut; et les laïques qui ont pâti des guerres civiles occasionnées au sujet de la religion peuvent trouver dans le prophète Osée^H un passage plus décisif en leur faveur, qu'aucun que le clergé puisse alléguer pour la discorde ou la persécution.

Si nous aimons la vraye religion, qu'un chacun tache de subjuguier ses passions pour l'amour de Dieu et travaille diligemment à l'amendement de sa vie, et qu'il n'attaque jamais les autres sur cela qu'il ne se soit conquis luy mesme. Tandis que nous négligeons nos propres ames, nous devons toujours nous méfier de

nostre zèle à convertir les autres. *Peu d'hommes*, dit un noble auteur¹, *connoissent si peu la nature humaine et ce qu'ils ont de commun avec leur propre espèce, que de ne pas comprendre que lorsque quelqu'un témoigne une grande ardeur sur ce qui regarde uniquement un autre, c'est rarement sans quelque veüe particulière et intérêt personnel.*

Mais quand un homme manquant aux égards les plus communs se montre à tout propos facheux et tourmentant son prochain; quand il amasse de la canaille pour casser les vitres, et se réjouit à chaque disgrâce qui leur arrive; comment pouvons nous le croire sincère, lorsqu'il prétend prendre un grand intérêt, et n'avoir rien plus à cœur que leur bonheur éternel? Que peut il y avoir de plus impie envers Dieu, ou de plus indigne envers les hommes, que [115 r°] de supposer des motifs de religion, à ce que nous sentons clairement en nous memes ne procéder que d'envie, d'intérêt personnel, de haine et d'aversion?

Pour qu'une nation devienne réellement bonne, et soit heureuse, tout sujet doit seconder le magistrat à supprimer le vice et l'immoralité, et estre principalement soigneux à les discréditer par son exemple; et comme d'un costé l'audace des prédicateurs fougueux devroit estre réprimée, aussi d'un autre costé toute raillerie injurieuse, tout sarcasme qui peuvent tendre en quelque manière à avilir les saintes fonctions des théologiens, devroient estre deffendus sous des peines; et icy, je comprendrois tous les Non-conformistes aussi bien que les Orthodoxes. Tolérer d'abord une religion, et puis s'en moquer, c'est insulter Dieu d'une ou d'autre façon; la religion, et tout ce qui est sacré ne peut jamais devenir un objet propre de ridicule.

L'impiété et l'irreligion par dessus tout devroient estre sévèrement punies; et l'esprit le plus sublime, s'il est impie, ne devroit jamais estre employé dans l'Etat, beaucoup moins dans l'Eglise, ny en aucun endroit des domaines du Roy. Ce sont là les plus seurs moyens pour procurer la paix et le bonheur, du moins parmi les laïques; si les théologiens veulent continuer leurs disputes, ne nous laissons point entrainer dans leurs querelles, avec cette assurance, que quiconque est guidé par un esprit vrayment chrétien, préférera toujours une once de paix à une livre de victoire.

Quand nous aurons abandonné tous les débats de religion, et que nous nous serons détachés du soin trop officieux que nous prenons de la conscience des autres, ce seroit un bonheur, si nous pouvions nous guérir d'une sorte de vanité qui est souvent cause de bien des sottises. Quelques gens tiennent seulement à un party, parce qu'ils se croiroient de nulle considération sans cela; à la vérité, cela leur fournit de fréquentes occasions de faire voir leur esprit, leur fermeté, intelligence, et lecture, qu'ils ne trouveroient pas aussi aisément ailleurs; mais alors ils s'attirent souvent mille chagrins pour rien. Un argument commencé en plaisantant, s'il est soutenu avec chaleur, devient sérieux, et des disputes frivoles produisent tous les jours des inimitiés réelles. J'excuserois un homme qui épouse un party, et le deffend avec opiniatreté pour [115 v°] obliger un amy, ses parents ou ses pratiques dont il attend quelque chose; mais il est impardonnable qu'un homme soutienne sérieusement et avec véhémence une cause, dont premièrement il se sçait en conscience très ignorant, et dont secondement il est seur ny mesme ne se propose de rien tirer; et cela en faveur de gens avec qui il n'a jamais été en liaison, que souvent il n'a jamais veu [*sic*], ou dont il n'a entendu parler qu'avec la dernière partialité, et qui le méprisent au point qu'ils ne voudroient pas se crotter pour le sauver de la corde, à moins qu'ils ne fussent payés pour cela. Si nous pouvions laisser les hommes d'Etat vuider entr'eux leurs débats, et prouver leurs vertus et bonnes qualités, nombre de maux pourroient

estre prévenus. Bien des hommes se sont cassés la teste pour soutenir la probité d'un courtisan qui pendant ce temps là est couché avec la femme d'autrui, ou à table avec une bouteille de champagne, pour gagner le ministre qui doit recevoir ses comptes.

La dernière chose dont je parleray, comme étant désirable pour nostre bonheur, c'est d'avoir la volonté et la capacité de distinguer les maux qui nous arrivent par la faute des autres, d'avec ceux que nous souffrons par nostre propre faute. Il y a des gens qui se trouvent réduits à la mendicité par les cartes ou les dés; d'autres par des coqs ou des chevaux; d'autres consomment tout leur avoir en vin et en débauches; le prodigue s'abisme aux eaux de Bath, le taquin au change; et plusieurs sans des vices remarquables, qui cependant faute d'application, d'industrie, et de la vigilance que leur vocation requiert, ne peuvent jamais prospérer dans le monde, sont ruinés par fainéantise, paresse ou indolence. Or ce sont là généralement ceux qui se plaignent le plus du mauvais maniment des affaires publiques, et qui par leurs murmures constants contre les ministères et les gouvernements étourdissent le chagrin qu'ils sentiroient, s'ils réfléchissoient sur la cause réelle de leur infortune. S'ils étoient mis à quartier, la nation seroit délivrée d'une belle quantité de plaintes.

Par ce qui a été dit, il est manifeste, que d'un costé nos plaintes pour la plus grande partie sont frivoles et déraisonnables; Que de l'autre costé, pour les griefs les plus réels, nous avons des remèdes très efficaces, si nous voulions en [116-r°] faire usage; et conséquemment que c'est nostre propre faute, si avec tous les avantages naturels dont nous jouissons, nous ne sommes pas autant heureux que le comporte la condition des mortels.

fin
